

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Le parfait causeur

L'Épine, Ernest L.

Paris, 1879

Distractions

urn:nbn:de:hbz:5:1-25228

DISTRACTIONS

VIII

POUR VISITER LA VILLE

- « Nous allons faire un tour par la ville.
— Je vous sais gré de votre peine.
— Il n'y a pas de quoi.
— Est-ce qu'on a fait récemment des barricades, que tout est dé pavé ?
— Non, c'est toujours comme ça.
— Est-ce qu'on arrose toujours ainsi ?
— Oui, chaque fois qu'il ne pleut pas.
— Alors, il y a toujours de la crotte ?
— Toujours ! surtout quand il fait beau.
— Qu'est-ce que c'est que cette gare de chemin de fer ?
— C'est l'Opéra.
— Voulez-vous prendre quelque chose ?
— J'allais vous l'offrir.
— Je vous remercie et j'accepte.

Voir l'article relatif aux cafés, estaminets, etc.

— Je voudrais voir le Panthéon... le ballon captif... la Cour d'assises... l'égout d'Asnières, etc., etc.

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Volontiers.

— Je vous remercie et j'accepte.

Voir la note plus haut.

— Combien faut-il de temps pour visiter toutes les curiosités de la ville ?

— Cela dépend des goûts. Désirez-vous visiter les hommes célèbres... les ministres, les députés, fonctionnaires et journalistes ?...

— Je n'y tiens pas.

— Voulez-vous visiter les tableaux, les sculptures, etc. ?

— C'est inutile, j'ai mon cousin qui en fait.

— Que voulez-vous visiter ?

— Les restaurants, et puis...

— Et puis ?

— La petite G... la grosse X... la grande D... etc., etc.

— Vous pouvez faire les deux ensemble, cela ira plus vite. Tenez-vous à les visiter toutes ?

— Autant que faire se pourra.

— Et vous avez quel âge ?

— Trente *ou* trente-cinq, quarante *ou* qua-

rante-cinq, cinquante *ou* cinquante-cinq ans.

— Vous n'avez rien qui vous rappelle chez vous ?

— Rien avant quinze jours.

— Nous arrangerons cela.

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Volontiers.

— Je vous remercie et j'accepte.

Voir la note plus haut.

— Je voudrais voir une revue.

— Écrivez au Président que vous venez d'arriver et que vous désireriez assister à un défilé.

— Croyez-vous que cela suffira ?

— Assurément ; cela ne peut que le flatter.

— Voulez-vous que nous prenions quelque chose ?

— Volontiers.

— Eh bien ! moi, je vais prendre congé de vous ; prenez ce qui vous fera plaisir. »



IX

AU RESTAURANT

« Monsieur veut-il un cabinet particulier ?

— Cela va sans dire.

— Alors, deux couverts ?

— Deux couverts. Mettez-les l'un près de l'autre.

— Madame se mettra sans doute sur le canapé ?

— Cela ne vous regarde pas. Donnez-moi la carte du jour.

— La voilà.

— Je suis venu trois fois cette semaine dans votre restaurant ; votre carte *du jour* est toujours la même.

— Monsieur est dans l'erreur. Il n'a sans doute pas remarqué les prix. On les augmente toutes les semaines.

— Vous avez raison.

— Quels vins préfère monsieur ?

— Demandez à mademoiselle.

— Voilà qui est fait.

— Garçon, nous n'avons plus besoin de vous.

.....
Intermède ad libitum.

.....
— Garçon, l'addition.

— La voilà.

— Vous portez à tort 50 francs de vaisselle cassée.

— Ce sont des assiettes que madame a jetées par la fenêtre la nuit dernière. Si monsieur le désire on enverra les morceaux chez lui.

— C'est inutile. Que signifie cet article : *Surprise*, 200 francs ?

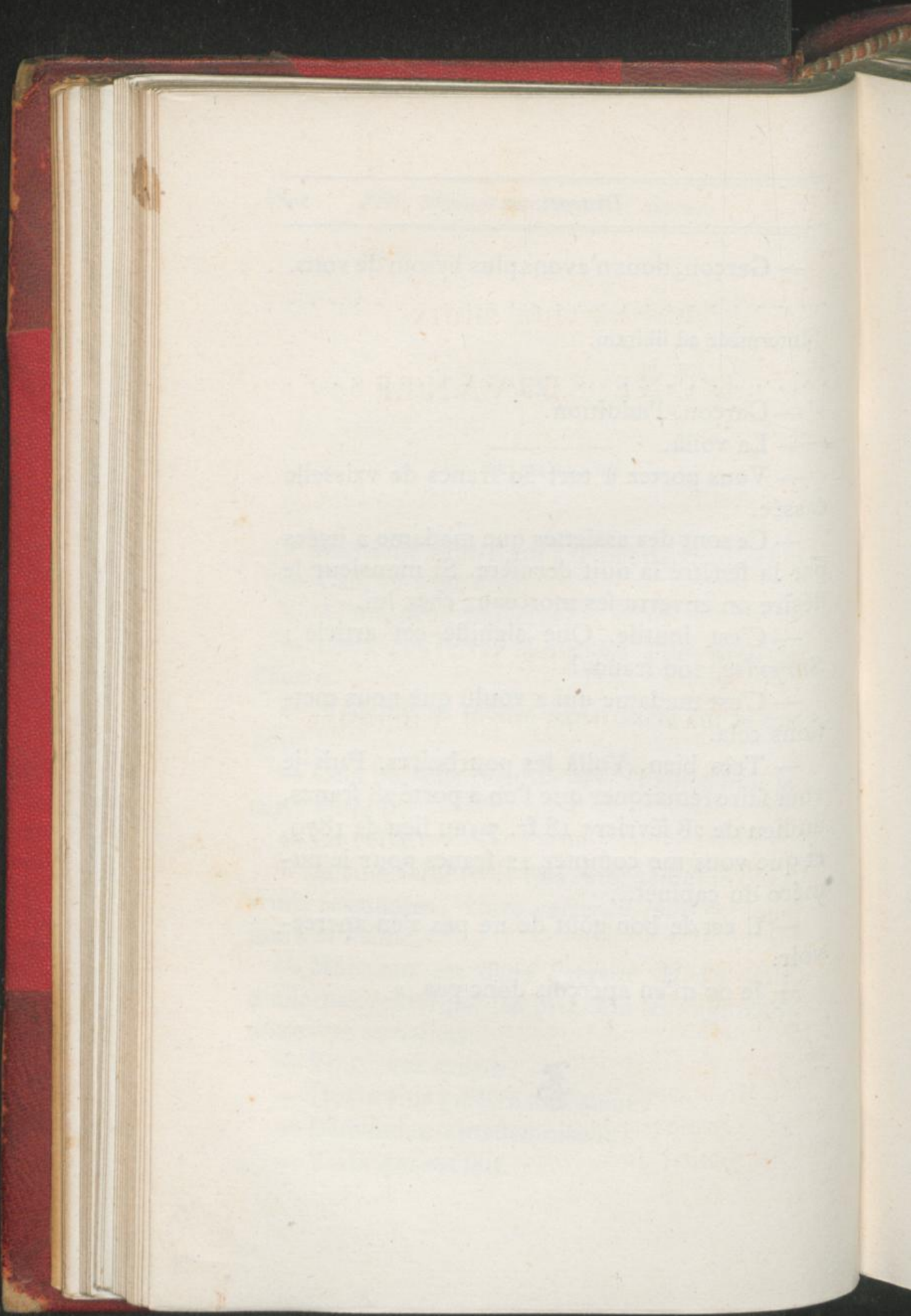
— C'est madame qui a voulu que nous mettions cela.

— Très bien. Voilà les pourboires. Puis-je vous faire remarquer que l'on a porté 28 francs, au lieu de 28 février ; 18 fr. 79 au lieu de 1879, et que vous me comptez 12 francs pour le numéro du cabinet...

— Il est de bon goût de ne pas s'en apercevoir.

— Je ne m'en aperçois donc pas. »





POUR FAIRE CHOIX
D'UNE SERVANTE

X

CHEZ UN MONSIEUR SEUL

SCÈNE I

M. LE BARON MONTAPOIL, L'HUISSIER

(Une chambre à coucher, dix heures du matin.)

M. MONTAPOIL. (*Il aperçoit l'huissier qui se tient immobile sur le seuil.*) — Qu'est-ce qu'il y a ?

L'HUISSIER. — Une carte qu'on m'a dit de présenter à monsieur le baron.

M. MONTAPOIL. — Lisez.

L'HUISSIER. — La marquise de Cañavera, comtesse de Chancleta y Señuelo.

M. MONTAPOIL. — La marquise de Cañavera?... l'ambassadrice ? chez moi, à dix heures du matin ? Je la croyais à Lisbonne. Ah !

ces journaux ! Voilà comment ils sont informés. (*A l'huissier.*) Faites monter. (*L'huissier sort. Le baron sonne.*) On la dit charmante, et je ne suis pas fâché... Oui, mais cette tenue!... Bah ! La femme qui se présente à dix heures du matin chez un homme seul doit s'attendre à tout. (*Entre Joseph.*) Joseph, donnez-moi mon flacon d'eau de pois de senteur ; — mettez du bois au feu ; — placez ces fleurs en évidence ; roulez mon fauteuil le dos au jour, la demi-teinte me sied mieux... (*L'huissier ouvre la porte.*)

SCÈNE II

MONTAPOIL, ANTOINETTE.

MONTAPOIL. — Veuillez excuser, madame la marquise, le sans-façon de cette réception. Placé dans cette double alternative, ou de vous faire attendre, ou de me présenter à vous dans ce négligé, j'ai cru devoir adopter ce dernier parti. (*A part.*) Elle est charmante !

ANTOINETTE. — Monsieur, de grâce ! cessez de vous excuser. Le vrai gentilhomme est et demeure gentilhomme dans toutes les circonstances de la vie.

MONTAPOIL. — Moi ! gentilhomme... Madame

la marquise? Non. Je suis le fils de mes œuvres; un simple ouvrier de la pensée, prolétaire...

ANTOINETTE (*inquiète*). — Et millionnaire?...

MONTAPOIL (*souriant*). — Et millionnaire, oui, madame la marquise.

ANTOINETTE. — A la bonne heure!... Vous m'avez fait une peur!...

MONTAPOIL. — La démocratie et la fortune se concilient parfaitement. (*Vivement.*) Prenez donc la peine de vous asseoir.

ANTOINETTE. — Ce n'est pas une peine, monsieur le baron, c'est un plaisir.

MONTAPOIL. — Je vous croyais à Lisbonne.

ANTOINETTE. — Je suis arrivée hier soir. Ma première visite est pour vous.

MONTAPOIL. — Voilà de quoi rendre tout Paris jaloux.

ANTOINETTE. — J'ai lu ce matin dans un journal que vous aviez besoin d'une fille de charge.

MONTAPOIL. — En effet.

ANTOINETTE. — C'est ce qui m'a décidée à venir vous trouver.

MONTAPOIL. — Vraiment, je suis confus, madame la marquise.

ANTOINETTE. — Ne m'appellez pas ainsi, je vous en supplie.

MONTAPOIL. — Comment?...

ANTOINETTE. — Appelez-moi tout simplement Antoinette.

MONTAPOIL (*surpris*). — Y songez-vous ? Cette familiarité...

ANTOINETTE. — N'a rien que de très naturel. Je me nomme Antoinette Rivart.

MONTAPOIL. — Rivart !

ANTOINETTE. — La carte que je vous ai fait passer est celle de mon ancienne maîtresse.

MONTAPOIL. — Ah bah !

ANTOINETTE. — Et maintenant, parlons affaires.

MONTAPOIL. — Vous n'êtes pas ambassadrice ?

ANTOINETTE. — Pas pour le quart d'heure.

MONTAPOIL. — Et vous êtes ?...

ANTOINETTE. — Fille de charge, pour vous servir. Vous ne trouverez pas mieux que moi.

MONTAPOIL. — Pour ce qui est des yeux, des cheveux, du torse, je ne dis pas, mais...

ANTOINETTE. — Oh ! pas de fadeurs, n'est-ce pas ? Nous parlerons de cela plus tard, s'il y a lieu. Soyons sérieux jusqu'à nouvel ordre.

MONTAPOIL (*à part*). — Diantre ! Voilà une fille qui n'est pas timide.

ANTOINETTE. — Je vais vous interroger si vous le voulez bien.

MONTAPOIL. — Ah ! c'est vous qui allez...

ANTOINETTE. — Assurément ! Je ne vais pas vivre avec monsieur, comme cela, sans savoir à qui j'ai affaire. Monsieur a ses références, j'ai les miennes ; nous échangerons nos garanties quand il en sera temps. Je commence. La fortune de monsieur est de date récente ?

MONTAPOIL. — Toute récente.

ANTOINETTE. — D'où sort-elle ?

MONTAPOIL. — De spéculations.

ANTOINETTE. — Honnêtes ?

MONTAPOIL. — Dame ! vous savez. Cela dépend des goûts et des consciences.

ANTOINETTE. — Ce n'est pas que j'y tiennne, mais on aime à savoir. Enfin, ce que vous avez est solide ?

MONTAPOIL. — Quelle drôle de question.

ANTOINETTE. — Pas si drôle. Je ne me soucie pas d'entrer dans une maison où je ne resterais pas. Si monsieur était dans la gêne, je le lui dis carrément, il faudrait qu'il renonçât à mon service.

MONTAPOIL. — Si je me ruine, vous en serez la première instruite.

ANTOINETTE. — C'est ce que j'allais demander à monsieur. Sont-ce des valeurs de portefeuille que monsieur possède, ou des immeubles ?

MONTAPOIL. — De l'un et de l'autre.

ANTOINETTE. — Bon ! Toutes valeurs cotées, bien entendu ?

MONTAPOIL. — Cela va de soi.

ANTOINETTE. — De la rente ?

MONTAPOIL. — Pour moitié.

ANTOINETTE. — Monsieur a des fonds à l'étranger ?

MONTAPOIL. — Un quart de mon avoir est en Angleterre.

ANTOINETTE. — A la bonne heure ! J'ai pris la même précaution. Les immeubles de monsieur sont-ils urbains ou ruraux ?

MONTAPOIL. — J'ai trois maisons boulevard Haussmann et une terre en Bretagne.

ANTOINETTE. — La Bretagne ! Je n'aime pas beaucoup la Bretagne. C'est triste. Est-ce que monsieur y reste longtemps ?

MONTAPOIL. — Trois mois.

ANTOINETTE. — Hum ! C'est beaucoup. Je préviendrai monsieur, par exemple, que je ne puis me passer des bains de mer.

MONTAPOIL. — Nous y allons tous les ans.

ANTOINETTE. — Nous ! Nous ? ... Est-ce que monsieur serait marié ?

MONTAPOIL. — Non pas ! Je suis veuf. Mais j'ai un fils.

ANTOINETTE. — Pas chez vous, je suppose ?

MONTAPOIL. — Il y est encore, mais je compte le mettre au collège.

ANTOINETTE. — A la bonne heure. Donc vous allez tous les ans à la mer. Sable ou galet ?

MONTAPOIL. — Galet.

ANTOINETTE. — Bien. Monsieur voyage ?

MONTAPOIL. — Quelquefois.

ANTOINETTE. — Je voudrais voir l'Égypte.

MONTAPOIL. — Je ne promets pas de vous y conduire.

ANTOINETTE. — C'est un pays curieux à visiter. Les pyramides... Jérusalem... Monsieur me promet, par exemple, de ne pas me conduire en Italie ? J'y suis allée deux fois ; j'en ai assez !

MONTAPOIL. — Moi, j'en ai trop. Eh bien ! mademoiselle, est-ce que je vous conviens ?

ANTOINETTE. — Si tout ce que vous dites est vrai, il y a moyen de s'entendre.

MONTAPOIL. — Je ne vous ai dit que la vérité. Seulement la médaille a un revers.

ANTOINETTE. — Ah ! fichtre !

MONTAPOIL. — Oui ! Dans l'hôtel que j'occupe, je ne vois pas de chambre de domestique qui puisse vous convenir.

ANTOINETTE. — Si vous avez une chambre de maître à me donner, cela m'est égal.

MONTAPOIL. — J'ai mieux que cela : un petit appartement dans la maison à côté. Il communique avec cet hôtel.

ANTOINETTE. — Il est meublé, votre appartement?

MONTAPOIL. — Meublé.

ANTOINETTE. — Le lit est bon?... C'est que je suis très chatte.

MONTAPOIL. — C'est du Foy-Davesnes.

ANTOINETTE. — Bonne marque.

MONTAPOIL. — Quatre pieds et demi de large.

ANTOINETTE. — C'est plus qu'il n'en faut. Est-ce que monsieur reçoit beaucoup de monde?

MONTAPOIL. — Quelques amis, voilà tout.

ANTOINETTE. — Pas de femmes?

MONTAPOIL. — Jamais de la vie.

ANTOINETTE. — A la bonne heure! Monsieur se nourrit bien?

MONTAPOIL. — Vous commanderez les repas.

ANTOINETTE. — C'est que j'aime les sucreries.

MONTAPOIL. — Vous pourrez vous en écœurer. Enfin, mademoiselle, je loge, chauffe, nourris, entretiens, couche, dorlotte, blanchis et donne 500 francs par mois, sans compter le casuel.

ANTOINETTE. — Je vois qu'il y aura beaucoup de besogne : mais le travail ne me fait pas peur. Est-on habillée?

MONTAPOIL. — Trois robes de jaconas, mous-

seline ou organdis pour le printemps, deux costumes fantaisie pour l'été, deux pour l'automne, une robe de drap et une de velours pour l'hiver.

ANTOINETTE. — Qui fournit monsieur?

MONTAPOIL. — Alexandrine.

ANTOINETTE. — J'ai l'habitude de Worth.

MONTAPOIL. — Vous prendrez qui vous voudrez, peu m'importe.

ANTOINETTE. — On a le linge?

MONTAPOIL. — Quand le service me convient.

ANTOINETTE. — Je ne m'épargnerai pas pour que monsieur soit content. On a le vin?

MONTAPOIL. — Sauterne avec les huîtres, Château-Laffitte, Corton, Malaga...

ANTOINETTE. — Et du Champagne?

MONTAPOIL. — Les jours de coups de feu.

ANTOINETTE. — Si monsieur me prête de temps en temps sa voiture, c'est une affaire conclue.

MONTAPOIL. — Qu'appellez-vous de temps en temps?

ANTOINETTE. — Deux heures le matin, trois heures dans l'après-midi.

MONTAPOIL. — J'aime mieux vous en donner une.

ANTOINETTE. — Ce sera comme monsieur voudra. Les amis de monsieur sont bien?

MONTAPOIL. — Tous du Jockey, du Petit-Cercle ou du Mirliton.

ANTOINETTE. — Bonnes marques! Et monsieur n'est pas trop près regardant?

* MONTAPOIL. — Je ferai mes réserves. Comment m'avez-vous dit que vous vous appeliez?

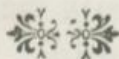
ANTOINETTE. — Antoinette.

MONTAPOIL. — Eh bien, Antoinette, à ce soir. (*Il l'embrasse.*) Cela s'appelle mener les affaires rondement.

SCÈNE III

MONTAPOIL (*seul*).

Voilà une petite qui est très forte. Elle a de l'allure, du montant, du bouquet... et puis, pas plus de sentimentalité qu'il n'est nécessaire. Décidément, les domestiques n'ont jamais eu autant d'exigences.



XI

CHEZ UNE DAME SEULE

« Bonjour, ma fille.

— Bonjour, madame.

— C'est la fruitière qui vous envoie ?

— Non, madame, c'est l'épicier.

— Comment vous appelez-vous ?

— Madame Mélanie.

— Tiens !... vous êtes mariée ?

— Non, madame, mais ça ne fait rien.

— Vous aurez mis la charrue avant les bœufs, à ce que je vois. Et le père du petit, qu'est-ce que c'était ?

— Un garçon de chez nous.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas épousée ?

— Il est parti militaire. Ah ! si j'avais su !...

— Oui, on dit toujours ça. Où est votre petit ?

— A Bezons, chez une blanchisseuse.

— Il est gentil ?

— Je ne sais pas. Il y a deux ans que je ne l'ai vu. On m'a dit qu'il ressemblait à son père ; ça m'en a dégoûtée.

— Ça n'est cependant pas commun les enfants qui ressemblent à leur père.

— Oh ! cependant...

— Je sais ce que je veux dire. Est-il bien soigné, au moins, le petit ?

— Je paye assez cher pour qu'il le soit. Quinze francs tous les mois, ça n'est pas sous les quatre fers d'un chien que ça se ramasse.

— Et le père ne vous aide pas ?

— Il s'occupe bien de ça, maintenant, le gueux !

— Et faites-vous un peu de cuisine ?

— Une bonne cuisine bourgeoise, vous savez.

— Un peu de pâtisserie ?

— Oh non !

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt ans.

— Vous avez de beaux yeux. C'est à vous tous ces cheveux-là ?

— Oui, madame.

— Il y en a pour de l'argent. Ça m'amusera de vous coiffer. Je crois que vous me conviendrez beaucoup. Savez-vous bien faire le macaroni au gratin ?

— Ça se fait avec du fromage, n'est-ce pas ?

— C'est ça.

— J'en ai fait dans le temps. Ça n'est pas difficile. On met du beurre et puis son macaroni

dessus. On coupe son gruyère. On met un couvercle de casserole avec de la braise pour donner de la couleur. On laisse mijoter et on ajoute une gousse d'ail au moment de servir.

— Tiens ! je ne l'ai jamais vu faire comme ça. C'est peut-être bon. Mon ami, quand il dîne ici, me demande toujours du macaroni au gratin, parce qu'on ne lui en donne pas chez lui. Vous faites bien un peu de savonnage ?

— Quand il n'y en a pas trop. Je dirai à madame que je n'aime pas à toucher le linge de corps des autres ; c'est une superstition si vous voulez, mais c'est plus fort que moi. S'il y a des torchons à laver, par exemple, ça m'est égal.

— Où avez-vous servi ?

— Chez un épicier, rue Beauregard.

— Combien y êtes-vous restée de temps ?

— Quinze jours.

— C'est peu.

— C'est bien assez. La patronne était près regardante que ça aurait dégoûté un fossoyeur. Elle mesurait les bouts de chandelle tous les soirs et tous les matins, pour voir si nous avions veillé dans nos chambres. Alors on changeait de bougeoir tous les bouts, si bien qu'elle ne pouvait plus s'y retrouver. J'ai regretté la place seulement à cause d'un garçon nommé Placide qui était farce comme tout.

Figurez-vous qu'un soir je l'ai trouvé caché au fond de mon lit. Il s'y était fourré pour me faire peur. C'est moi qui ai crié quand il m'a pris par les pieds en faisant : Hou ! hou ! C'est égal, nous avons joliment ri.

— Elle est un peu raide, sa plaisanterie.

— Il n'y avait pas comme lui pour trouver des farces. Madame me permettra bien de recevoir des visites ?

— Pas chez moi.

— Dans ma chambre.

— Hors d'ici je ne m'occupe plus de vous. On vous a dit que je ne donnais pas de gages ?

— Oui, madame.

— Tout est dans le casuel.

— C'est convenu. Je vais chercher mes effets. »



XIII

LE COUCHER

- « Il commence à se faire tard.
— Mon mari n'est pas encore rentré ?
— Madame sait bien qu'il ne rentre presque jamais.
— Voulez-vous ce soir deux oreillers ?
— J'ai bien peur que ce soit inutile.
— On sonne.
— C'est monsieur...
— Vous n'êtes pas trop fatigué ?
— Je ne me fatigue jamais.
— Nous verrons bien.
— Voulez-vous la bassinoire ?
— C'est inutile maintenant que monsieur est rentré.
— Permettez que je tire les rideaux.
— Voilà la lumière éteinte.
— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?
— Ce lit est trop mou.
— On enfonce comme dans du beurre.